

**Yan HAMEL**

## **Histoires de revenance**

Le XIX<sup>e</sup> siècle fut un laboratoire de temporalités. Après la Révolution, qui décapita les régimes chrétien et ancien d'historicité, l'industrialisation vint, avec l'idéologie du progrès qui la sous-tendait et son besoin de rationaliser l'organisation du temps, imposer une manière résolument moderne de penser l'Histoire. L'avenir, et le devenir, occupent dorénavant une place prépondérante, dépossédant la conscience collective du rapport organique qui l'avait jusque-là attachée à son passé et à son présent. Ce bouleversement majeur de l'expérience sociale du temps oblige penseurs et écrivains à redéfinir les imaginaires du passé. Des poétiques de l'histoire inédites doivent rendre intelligible à un présent séparé de lui-même l'expérience jusqu'alors inouïe d'une irréparable déchirure entre passé et avenir. Du coup, ce sont de nouvelles formes narratives qui sont inventées et mise en circulation, aussi bien par des historiens et des penseurs politiques (Michelet, Tocqueville) que par des mémorialistes (Mercier, Musset), des poètes (Hugo, Baudelaire) et des romanciers (Flaubert). Mais, qu'ils soient progressistes, mélancoliques ou spleenétiques, chacun d'entre eux laisse transparaître, à travers les formes de retour au passé et les présences spectrales diverses qu'ils mettent en scène — ces «revenances de l'histoire» qui donnent son titre à l'essai de Jean-François Hamel —, une sorte de désir inavoué d'en revenir à un temps cyclique d'avant la grande cassure, désir qui se double d'une tentative jamais complètement réussie de dépasser la mortification à l'égard de la plénitude temporelle qui a été irrémédiablement perdue. Ces «poétiques modernes de la répétition effectuent l'équivalent d'un travail du deuil, mais sans seuil ni terme, par lequel la pathologie d'une mémoire amnésique est renversée en une remémoration libératrice.» (p. 101)

Une même préoccupation et de semblables ambiguïtés à l'égard de la poétique de l'histoire, de la répétition et de la revenance animent les

œuvres très diverses, mais toutes éminemment paradoxales, qui sont étudiées par Jean-François Hamel. Son essai contient en effet des considérations éclairantes (p. 61-101) sur l'œuvre critique de Walter Benjamin, qui fut le premier à tenir le spleen baudelairien, la compulsion de répétition freudienne, les cycles astronomiques de Blanqui (dans *L'Éternité par les astres*, 1892) et l'éternel retour de Nietzsche pour « l'expression d'une même conjoncture qui, transformant l'économie traditionnelle de l'expérience, engendre dans les discours sociaux des configurations cycliques du devenir » (p. 88). Il propose en outre des lectures approfondies du *Dix huit Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte* de Karl Marx (p. 102-135) et du *Baphomet* de Pierre Klossowski (p. 136-174). Le lecteur appréciera également des analyses subtiles des *Géorgiques* de Claude Simon (p. 175-210), roman mémoriel travaillant sur la cyclicité du temps cosmique et les répétitions du temps historique, cherchant à prendre ses distances par rapport aux implications idéologiques mensongères sous-tendues par les modèles de la narration traditionnelles, et ce, tout en reconduisant des structures et des thèmes propres au roman familial et au roman historique. Chaque fois, ce sont des modes de présence du passé dans le présent, la hantise des régimes d'historicité révolus dans les narrations de la modernité et le travail de deuil jamais abouti en découlant qui sont mis en lumière avec finesse par l'auteur. En ressort, de manière tout à fait convaincante, la place centrale qui est occupée, dans la modernité, par la répétition, les différentes figures du spectre, la mélancolie et la série de tentatives, jamais tout à fait heureuses, qui ont été menées depuis plus de deux siècles par les écrivains, les philosophes et les historiens afin d'en arriver à une forme de libération, à une sorte de réconciliation avec un temps éclaté. Par le fait même, l'auteur montre, d'une part, comment « l'art du récit » peut contribuer « à l'invention de temps nouveaux, de temps inédits qui bouleversent non seulement le passé et sa mémoire, mais l'avenir » (p. 7) et, d'autre part, que l'« ordre du temps dans lequel se sent vivre une culture et dans lequel elle réfléchit son identité, son devenir et sa mémoire détermine [...] les formes de l'expérience temporelle dont se saisit le récit pour les porter au langage » (p. 220).

Les essais critiques qui se démarquent par la densité et la qualité littéraire de leur écriture, par le caractère nuancé et complexe des idées dont ils traitent, et par l'originalité des théories qu'ils défendent posent un défi de taille à celui qui entreprend d'en faire le compte rendu : comment les résumer sans les appauvrir, les simplifier à outrance ni, au bout du compte, les trahir? Devant de telles œuvres (car il s'agit bien d'*œuvres*, au sens fort du terme), on aurait envie de dire : « Voilà un livre certes récent, mais qui s'impose déjà comme un classique, et qu'il faut avoir lu. » Tel est *Revenances de l'histoire*. Entrant successivement en dialogue avec Hegel, Heidegger, Kierkegaard, Lukács, Bataille, Arendt, Derrida, Ricœur, Deleuze, de Certeau, etc., se montrant aussi à l'aise avec la phénoménologie qu'avec le structuralisme, la sociologie, l'histoire et la psychanalyse, Jean-François Hamel prend, avec son livre, place dans la cour des grands. La réflexion qu'il propose alimentera non seulement les spécialistes de Benjamin, Marx, Klossowski et Simon, mais aussi les philosophes qui s'intéressent au concept de temps, les théoriciens de l'histoire, les spécialistes de la mémoire collective, ceux qui travaillent sur les notions de deuil, de mélancolie et de compulsion de répétition, sans oublier les férus d'histoires de spectres et de revenants.

Cela dit, pour la bonne forme, et pour que le compte rendu soit vraiment critique, il convient de soulever quelques points de discussion. Ceux-ci sont moins des objections au sens strict que quelques pistes dans lesquelles la réflexion menée par Jean-François Hamel pourrait maintenant s'engager.

Ainsi, il est permis de se demander pour quelle raison Jean-François Hamel a décidé de privilégier un corpus strictement franco-allemand. À partir du moment où l'ambition poursuivie est de traiter une série de questions corrélées touchant *la* modernité, n'aurait-il pas été pertinent de se pencher *aussi* sur des textes britanniques, américains, italiens, espagnols, russes, québécois? Il est bien entendu que nul ne peut traiter de toute la littérature occidentale, mais les raisons qui justifient les limites imposées au corpus primaire, toujours fort révélatrices de la position occupée par l'auteur d'une étude critique, méritent d'être explicitées.

En outre, par la diversité de leur genre, de leur style, de leur ton, de leur signification socio-idéologique et des époques où elles ont été respectivement publiées, il ne fait pas de doute que les œuvres retenues au corpus primaire illustrent que la modernité littéraire, historique et philosophique est effectivement hantée par le fantasme d'un éternel retour des êtres et des événements. Mais, d'un autre côté, le choix de concentrer l'analyse sur une série restreinte d'œuvres pourrait aussi laisser penser que l'auteur s'est justement penché sur les textes qui étaient les plus susceptibles de conforter ses intuitions de départ. Dès lors, par l'entremise d'une suite de lectures consacrées à des textes choisis avec soin, *Revenances de l'histoire* traiterait moins des bouleversements réels qui ont affecté les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles qu'il ne communiquerait une façon contemporaine (posthistorique) de penser l'absence de devenir et l'éternel retour du révolu. Il pourrait, de ce point de vue, être intéressant de se pencher sur des œuvres littéraires et philosophiques marquantes des deux cent dernières années qui semblent à première vue aller résolument à l'encontre des thèses défendues par l'auteur. Questionner les points de vue sur le temps et le devenir développés par le surréalisme, l'existentialisme engagé ou le matérialisme historique pourrait en outre renforcer l'idée, développée dans le chapitre sur Karl Marx, selon laquelle la modernité est en prise constante avec un conflit des narrations. Il est d'ailleurs notable que la question de l'effectivité actuelle des différents modes de la narration historique soit constamment évoquée par l'auteur, sans, pour autant, être réellement examinée. Difficile de ne pas donner raison à Jean-François Hamel lorsqu'il écrit que si « l'art du récit crée le temps, il fait aussi l'histoire, en la relançant comme une flèche à chaque énonciation » (p. 8). Une affirmation aussi stimulante du point de vue de l'analyse sociologique du texte littéraire mériterait toutefois d'être complétée par des considérations sociohistoriques précises. Quel fut, au bout du compte, l'impact réel du *Dix-huit Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte* sur la société de son temps? Et les textes autrement confidentiels que sont le *Baphomet* et *Les Géorgiques* eurent-ils une influence quelconque sur la marche des événements dans les années 1960 et 1980? Ces questions ne trouvent malheureusement pas de réponse ici.

On remarquera ensuite, avec un certain malaise, qu'après les analyses très détaillées consacrées au XIX<sup>e</sup> siècle et aux premières années du XX<sup>e</sup> siècle, l'auteur passe directement à un roman publié en 1965 (*Le Baphomet*), puis à un autre roman publié, celui-là, en 1981 (*Les Géorgiques*). N'y a-t-il pas quelques œuvres des années 1920-1950 qui soient susceptibles de conforter les thèses défendues dans *Revenances de l'histoire*? Et sinon, que faut-il penser de cette éclipse dans le continuum des poétiques de la répétition? L'œuvre de Walter Benjamin a certes été écrite dans les années 1930, mais elle est elle-même tournée vers le XIX<sup>e</sup> siècle, et Jean-François Hamel ne la remplace pas dans le contexte de son énonciation. La même chose pourrait être dite à propos du traitement réservé aux textes de Klossowski et de Simon, qui sont analysés en détail sans qu'il soit pour autant question des situations sociohistoriques complexes dans lesquelles ils ont été composés et publiés. Alors que de fines considérations d'histoire culturelle lui permettraient d'éclairer, pour ainsi dire benjaminement, les textes de Michelet, Musset, Hugo, Baudelaire, Blanqui, Marx, etc., tout se passe ensuite comme si les œuvres du XX<sup>e</sup> siècle jouissaient, contrairement à celles du siècle précédent, d'une sorte d'indépendance par rapport aux bouleversements sociaux, économiques et culturels qui ont affecté les époques de leur parution.

Enfin, si l'entreprise consistant à mettre sur le même pied des ouvrages de statut générique hétérogène, essentiellement des essais philosophiques et des romans, n'est pas injustifiable a priori, elle pose néanmoins une série de problèmes qui gagneraient à être explicités et questionnés. Car, au sein du discours social, le roman n'accomplit pas le même travail discursif que l'essai; l'un et l'autre, jouant sur des cordes différentes, ne servent pas les mêmes objectifs et ne produisent pas les mêmes effets. Négliger cette distinction fondamentale, comme tend à le faire Jean-François Hamel, conduit trop souvent à plaquer la signification de l'œuvre de fiction sur celle du traité. Des segments de phrase tels que « la répétition a un sens pour Klossowski, comme pour la philosophie de Kierkegaard à Deleuze » (p. 174) ou « Simon

suggère, en accord avec la théorie de Lukács, que ... »<sup>1</sup> (p. 206) ont de quoi inquiéter : ils réduisent la polysémie du roman à un contenu, à un message philosophico-cognitif, comme si, au bout du compte, *Le Baphomet* ou *Les Géorgiques* étaient, sous couvert de narration et de personnages, destinés à établir la valeur d'un système conceptuel cohérent.

Mais, répétons-le, aucune de ces objections n'est de nature à véritablement contester la force et l'importance des thèses qui sont discutées par Jean-François Hamel. Elles cherchent plutôt à faire voir que, comme tout texte critique véritablement grand et important, *Revenances de l'histoire* stimule la réflexion et relance le questionnement. Cet essai qui parle de l'omniprésence du passé dans le présent hantera dorénavant la mémoire des théoriciens. Gageons que nous aurons souvent l'occasion d'en réentendre parler.

**Référence :** Jean-François Hamel, *Revenance de l'histoire. Répétition, narrativité, modernité*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2006, 234 p.

---

<sup>1</sup> Soulignons au passage que la mise en équivalence d'une supposée suggestion que Simon voudrait communiquer par l'entremise de son roman et de la théorie défendue dans *Le Roman historique* par Lukács a de quoi surprendre : alors que le premier fut un contempteur acharné de toutes les visions téléologiques de l'Histoire, le second fut l'un des plus brillants et des plus influents critiques marxistes de la littérature!